

Honoré de Balzac

Comédie humaine

Tome IX

Études de mœurs

Scènes de la vie de campagne

Le Lys dans la vallée

Préface

Dans ce texte de 1835, Balzac se compare en s'opposant à Jean-Jacques Rousseau. Mais à la lecture du roman lui-même, on peut trouver un grand nombre de passages qui rappellent des pages de Rousseau, voire des pages célèbres et cruciales de l'*Émile* (l'éducation d'Émile [et de Félix] à Paris), de la *Nouvelle Héloïse* (au moins deux lettres de Julie ont servi aux deux lettres d'Henriette) et de *Rêveries* (au moins pour les nombreux passages sur les fleurs et les paysages et les rêveries).

Historique du procès auquel a donné lieu *Le Lys dans la vallée*.

Dans un premier temps, Balzac a voulu que ce texte fasse partie de toute édition de son roman. Mais après quelques années, il a changé d'idée, sans doute incité

par son nouvel éditeur. J'ajoute que le texte est tout à fait inutile pour comprendre le roman et ne sert qu'à goûter (un goût amer) aux prétentions, difficultés et projets ratés de la vie de l'auteur. On a droit, entre autres, à un passage sur le sacerdoce de la pensée, l'artiste (voir page 923) ou un autre, où il défend son nom à particule et lui-même contre l'accusation de snobisme (voir page 928).

Le titre

Le titre vise sans aucun doute Blanche-Henriette de Mortsauf, né de Lenoncourt (voir pages 990 et 1081, entre autres). Mais il fait aussi allusion aux nombreuses pages sur les fleurs et les bouquets qui sont une sorte de conversations silencieuses entre les deux amants. De plus, à tout moment, il y a des allusions au *terroir* où fleurit ce lys : le terrain physique soit la campagne et la Touraine, mais aussi le terrain humain (celui de son enfance et celui de son mariage) où s'est développé et bat le cœur de cette femme ; c'est bel et bien le lys *dans* la vallée.

Remarques particulières

Le terme *ange* est omniprésent, surtout quand il est question d'Henriette, mais pas seulement. Il n'est qu'un des termes à tonalité religieux ou céleste qui est employé quand il s'agit d'elle. Aussi, par une logique nécessaire, la Dudley est un démon. Or tout cela est conforme à la métaphysique balzacienne, ce qui fait que ces termes ne sont pas seulement des images, ou que ce sont des images qui disent quelque chose de la réalité première

ou de la réalité idéalisée, qui est supposée dans tous les romans. Car pour Balzac le réaliste, il y a un autre niveau du réel, celui qui échappe aux êtres seulement rationnels, aux bourgeois, aux marchands, aux méchants, et donc aux aveugles, qu'il essaie de guérir par son art. Ce niveau semble bel et bien réel, mais il est perceptible pour les sensibles, les amoureux, les artistes, les cœurs honnêtes et simples, et grâce aux récits de Balzac aux lecteurs. Madame de Mortsauf est sans aucun doute dans le second groupe. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas capable de calcul et de bon sens et de rationalité implacable. Ce qui veut dire que lady Dudley est pour ainsi dire incapable de vivre à ce niveau ; ce qui veut dire qu'elle peut, ou qu'elle est obligée, de concentrer son énergie sur un seul plan. Tout cela expliquerait les pouvoirs différents, contraires et adverses de ces deux femmes, ainsi que leurs faiblesses idoines.

Pour comprendre le récit, il faut en saisir la structure, et d'abord il faut se rappeler qu'il y a un roman dans un roman, soit un roman à lettres (il y en a deux ou peut-être trois) et un roman pour ainsi dire confession. Tout le roman-confession, qui serait une longue lettre qui accompagne la première lettre, est une réponse à une demande de la nouvelle amante de Félix ; elle est suivie d'une nouvelle lettre la réponse à la réponse. Dans la première lettre où il mêle le tutoiement et le vouvoiement, le héros prétend raconter cette histoire parce qu'on la lui commande. (Je note que le roman-confession ou la lettre centrale contient plusieurs autres lettres (lesquelles sont aussi des occasions de jouer entre le tutoiement de l'aveu amoureux et le vouvoiement de la distanciation). Selon ce que dit Félix, la comtesse Natalie de Manderville est injuste d'exiger de connaître son passé. Pourtant, il avoue d'emblée qu'une bonne partie de sa vie actuelle, et même de son pouvoir actuel,

est pour ainsi dire hantée ou inspirée par le souvenir d'une femme. Il prévoit que cela pourra causer une rupture entre eux. À la limite, on se demande si Félix n'est pas en train de proposer une sorte de test existentiel à sa nouvelle amante : ayant été rejeté par Madeleine de Mortsauf, ayant subi les sarcasmes de lady Dudley, il veut mettre l'affection de Natalie de Manerville à l'épreuve.

Tout le texte qui suit est donc une confession écrite à la première personne. (Il y a donc tout de suite une impossibilité : ce texte de près de 300 pages aurait été écrit par le narrateur et offert à la jeune femme qui le lit et tout de suite y répond. Tout cela se fait en trop peu de temps.) Or à la toute fin, soit dans la troisième lettre, la relation entre Natalie et Félix prend fin, et elle prend fin, comme il fallait s'y attendre et comme le craignait Félix, à cause du récit qu'il a écrit et que le lecteur vient de lire. Pour le dire autrement, Natalie de Manerville échoue l'épreuve que lui propose son amant. Mais il faut ajouter que Natalie semble connaître son homme, car elle annonce qu'il se tournera vers une autre femme : après la comtesse Henriette, lady Dudley et la comtesse de Manerville (elle ne dit rien de Madeleine de Mortsauf dont il vient de lire la réaction pourtant), il y aura une autre qui aura à vivre à l'ombre de non pas deux femmes, mais même d'une troisième, voire d'une quatrième. Si on tient compte des autres œuvres de la *Comédie humaine*, il s'agit de Marie-Angélique de Vandenesse, née de Granville. Tout ceci est essentiel pour lire et comprendre le roman. Le cadre épistolier du roman pourrait faire entendre une sorte d'ironie de la part de Balzac : le refus insulté de la comtesse était prévisible et prévu et montre l'innocence et le ridicule du personnage principal. Pourtant, il me semble que la passion que vivent Henriette et Félix n'est pas condamnée pour autant. Et surtout peut-être, Félix trouvera une femme qui pourra

vivre à l'ombre des trois premières. Ces événements encore à venir (le jugement de Natalie de Manerville et la suite des aventures amoureuses de Félix de Vandenesse) placent le lecteur devant le problème du jugement de Balzac, et le jugement qu'il a à porter et qu'il porte malgré lui sur le récit, et surtout sur le type d'amour qui y est décrit. Qu'en est-il pour le lecteur à la fin du récit reçu ? Y a-t-il adhésion innocente et enthousiaste, distanciation ironique et prudente, ou une sorte de mélange des deux. Pour le dire autrement, est-ce que déjà dans *Le Lys dans la vallée*, on trouve la position ambiguë de Flaubert par rapport au romantisme échevelé, pourtant respectable ou plus respectable que le réalisme plat ?

En tout cas, les premiers mots de la lettre-confession qui accompagne la première lettre sont utiles pour comprendre le roman, mais par une autre raison. On y entend tout de suite ce que j'appellerais le ton de base du récit à venir, celui de la plainte. « À quel talent nourri de larmes devons-nous un jour la plus émouvante élégie, la peinture des tourments subits en silence par les âmes dont les racines tendres encore ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent ? Quel poète nous dira les douleurs de l'enfant dont les lèvres sucent un sein amer, et dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un œil sévère ? La fiction qui représenterait ces pauvres cœurs opprimés par les êtres placés autour d'eux pour favoriser les développements de leur sensibilité, serait la véritable histoire de ma jeunesse. Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né ? quelle disgrâce physique ou morale me valait la froideur de ma mère ? étais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est un

reproche ? Mis en nourrice à la campagne, oublié par ma famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptai pour si peu de chose que j'y subissais la compassion des gens (page 970). » [Je note que dans *Le Lys de la vallée*, il y a une première métaphore horticole, toute de suite abandonnée.] Avec le mot final *compassion*, on trouve l'émotion qui semble être au cœur de l'existence, le sentiment qui est le fondement de tous les liens humains, la passion qui teint toutes les autres passions et toute l'énergie vitale d'un être humain complet, du moins selon Félix. Félix est un être déchu depuis la naissance : il n'a pas eu de mère. Ceci est l'histoire de la découverte d'une seconde mère. (Il est intéressant de noter que Félix commence son témoignage en principe réaliste et historique avec l'idée de quelqu'un qui écrirait une fiction équivalente à son témoignage.)

En tout cas, selon lui, Henriette, sa seconde mère, sa mère véritable, sa mère psychologique, lui a donné la vie par son amour ambigu. Il a connu le succès selon les règles de la vie sociale, mais le roman enseigne quel en fut le prix et surtout il révèle que ce succès est faux au fond, puisque le vrai bonheur lui a échappé. Donc on est digne de pitié (ou de compassion ou d'empathie) avant, pendant et après ce qui arrive dans le roman ; car au fond, je le répète, Félix voudrait séduire Natalie, ou faire naître l'amour dans son cœur, du fait qu'elle découvre qu'il a été maltraité par la vie, par la naissance et par les femmes qu'il a aimées (dont l'une, l'ange, s'est refusée à lui, et l'autre, le démon, l'a torturé). De plus, elle y lira comment elle devrait le recevoir, l'aimer et le faire renaître, lui le triste meurtrier mort à l'amour, pétri de regret et capable de renaître, comme un enfant est capable d'en arriver enfin à la vraie vie. Les êtres charmants, et Félix essaie de charmer, sont charmants parce qu'ils souffrent et sont dignes de pitié. Bien mieux,

et là, il faut un exercice assez complexe, les êtres méchants souffrent eux aussi, mais ils ne sont pas dignes de pitié, ou ne sont pas dignes de la même pitié, de la pitié vivifiante, maternante, qui pardonne d'avance. Il me semble que la différence tient à ceci : les méchants souffrent mais attaquent, au lieu de souffrir et de sentir de la compassion ; ayant souffert, les bons, et Natalie est invitée à être bonne, savent donner encore et toujours, et si tous souffrent, les uns pleurent avec les autres et soignent et donc sympathisent, les autres pleurent et nuisent et deviennent cruels.

Ou encore : ce roman est une sorte d'orgie de pitié. C'est le sentiment qu'on entretient dès les premières pages ; c'est le sentiment qui inspire l'amour maternel d'Henriette pour ses enfants, et son amour érotico-maternel pour Félix. Et même le roman, qui finit sur le refus final de Natalie est en un sens une nouvelle invitation à aimer Félix parce qu'il est malheureux une troisième, ou une quatrième fois, ou qu'il souffre par l'action d'une troisième, voire d'une quatrième, femme. Ceci est clair, me semble-t-il, le discours de la victime, une victimologie, est le fond biographique des personnages intéressants, voire de tous les personnages. Un des paradoxes de la psychologie balzacienne est que chez certaines âmes, la vie pitoyable qu'elles connaissent, et la description qu'elles font de leur vie, laquelle inspire la pitié, la réalité biographique et la biographie racontée sont une sorte de chemin vers l'amour et une manière de bonheur, et même vers la fierté et la droiture chez les uns, mais vers la cruauté et la méchanceté chez les autres. Ceux qui voudraient entendre là une sorte de version privée de la devise *Liberté* (dans le mensonge de la vie plate), *égalité* (dans la souffrance), et *fraternité* (dans les échanges avec les autres), ceux-là sont invités à le faire.

Dès le début, Balzac crée des liens avec les théories qu'on entend dans ses romans *Louis Lambert* et *Séraphita*. En tout cas, il y a, au début, au milieu et à la fin, de nombreuses allusions à des anges, aux étoiles et aux vérités essentielles, mais insensibles ou perceptibles par autre chose que les sens et la raison scientifique et le calcul technique. Et cela se répétera à quelques reprises dans le roman, mais par les allusions au christianisme hétérodoxe de la tante d'Henriette, puis aussi aux allusions balzaciennes à l'électricité des âmes, voire par la communication silencieuse entre cœurs bien disposés. En tout cas, tout est lié : les frustrations de l'enfant, les injustices subies (on est déjà dans les récits d'intimidations enfantines scandaleuses), les abandons successifs et multiples ont disposé Félix à se tourner vers un autre monde (un monde *surnaturel* ou *métaphysique*), qui n'est connu que des autres humains mélancoliques comme lui. Ils sont mélancoliques par nature ou, mieux encore, ils sont mélancoliques par nature, mais aussi, mais surtout par dure expérience de la vie telle qu'elle est et qui confirme la tendance naturelle reçue avec la vie. Le chemin vers l'idéal passe par le spleen, la déception, l'injustice subie, mais l'idéal est bel et bien, malgré le fait qu'il soit insensible à certains et inopérant dans le monde tel qu'il est. Mieux encore, l'idéal est plus vrai que ce qui accessible aux sens nus qu'utilise la raison nue. En somme, tout souffrant qu'il est, même s'il a souffert beaucoup, même s'il a fait souffrir, Félix (quel nom !) est prêt à être aimé par une femme qui souffre et qui vit pour soulager la souffrance d'autrui. Tout le roman est joué dès les premières pages.

Félix a vécu toute sa jeunesse dans une sorte de virginité involontaire : le désir sexuel frustré de ce jeune homme vierge est une sorte de mécanique qui approfondit son âme. Il ne suffit pas de souffrir ; il faut compléter celle-ci

par l'énergie du désir sexuel. Voici comment il résume le long portrait de son enfance et son adolescence « Les tourments d'une imagination sans cesse agitée de désirs réprimés, les ennuis d'une vie attristée par de constantes privations, m'avaient contraint à me jeter dans l'étude, comme les hommes lassés de leur sort se confinaient autrefois dans un cloître. Chez moi, l'étude était devenue une passion qui pouvait m'être fatale en m'emprisonnant à l'époque où les jeunes gens doivent se livrer aux activités enchanteresses de leur nature printanière. Ce léger croquis d'une jeunesse, où vous devinez d'innombrables élégies, était nécessaire pour expliquer l'influence qu'elle exerça sur mon avenir. Affecté par tant d'éléments morbides, à vingt ans passés, j'étais encore petit, maigre et pâle. Mon âme pleine de vouloirs se débattait avec un corps débile en apparence ; mais qui, selon le mot d'un vieux médecin de Tours, subissait la dernière fusion d'un tempérament de fer. Enfant par le corps et vieux par la pensée, j'avais tant lu, tant médité, que je connaissais métaphysiquement la vie dans ses hauteurs au moment où j'allais apercevoir les difficultés tortueuses de ses défilés et les chemins sablonneux de ses plaines. Des hasards inouïs m'avaient laissé dans cette délicieuse période où surgissent les premiers troubles de l'âme, où elle s'éveille aux voluptés, où pour elle tout est sapide et frais. J'étais entre ma puberté prolongée par mes travaux et ma virilité qui poussait tardivement ses rameaux verts. Nul jeune homme ne fut, mieux que je ne l'étais, préparé à sentir, à aimer. Pour bien comprendre mon récit, reportez-vous donc à ce bel âge où la bouche est vierge de mensonges, où le regard est franc, quoique voilé par des paupières qu'alourdissent les timidités en contradiction avec le désir, où l'esprit ne se plie point au jésuitisme du monde, où la couardise du cœur égale en violence les générosités du premier mouvement (page 980). » On rira autant qu'on le voudra de la prétention de Félix, pourtant plus

âgé et bien plus expérimenté que l'enfant qu'il décrit, d'un Félix devenu adulte qui prétend que nul n'a été mieux préparé à la vie que lui. Ce ridicule est au cœur de la psychologie balzacienne.

En revanche, quiconque connaît l'*Émile* (et l'œuvre de Rousseau) reconnaît là un thème essentiel. Avec le thème de la souffrance qui appelle à la compassion ou la pitié, et la solitude, on est dans les articulations de la psychologie de Rousseau quand elle passe à la question sexuelle : celle-ci est incompréhensible sans la découverte de l'amour-passion mêlé de pitiés réciproques avec envolées dans l'idéal produit par l'imagination et qui protège contre l'amour-propre et la méchanceté ; il y a la pitié sans doute, mais il y a aussi une sorte de super-pitié, la passion amoureuse, voilà le meilleur du cœur et donc de la vie.

Mais il y a aussi dans la psychologie *acquise* de Félix un amour de la gloire, qui en principe jure avec le rousseauisme de Balzac. Ce qui ne fait qu'ajouter aux réminiscences rousseauistes, mais cette fois en y inversant une donnée. (Ou en en livrant une partie moins visible, qu'on trouve entre autres dans la *Nouvelle Héloïse*.) Or, et c'est un dernier (?) point, cela est accompagné d'une sorte de fétichisation de la nature et de la simplicité et la vie paysanne, qui est encore à venir ; mais cela arrive plus tard dans le roman, soit quand on arrive dans la vallée du lys qu'est madame de Mortsauf.

La rencontre entre Félix de Vandenesse et madame de Mortsauf est comique à force de jouer sur trois plans différents : la sensualité sexuelle, la relation maternelle et la religiosité. « Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid.

Aussitôt je sentis un parfum de femme qui brilla dans mon âme comme y brilla depuis la poésie orientale. Je regardai ma voisine, et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête ; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentiments qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première fois, de pudiques épaules qui avaient une âme, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard, plus hardi que ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies : le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou velouté comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sentiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère, et je baisai toutes ces épaules en y roulant ma tête. Cette femme poussa un cri perçant, que la musique empêcha d'entendre, elle se retourna, me vit et me dit : "Monsieur ?" Ah ! si elle avait dit : "Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc ?" je l'aurais tuée peut-être ; mais à ce *monsieur !* des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. La pourpre de la pudeur

offensée étincela sur son visage, que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie quand elle en est le principe, et devine des adorations infinies les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position ; alors seulement je compris que j'étais fagoté comme le singe d'un Savoyard. J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant la pomme que je venais de voler, gardant sur mes lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux. Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue. Je revins me coucher métamorphosé (pages 984 et 985). » On rira de cette façon de décrire un dos qui est un premier corsage, lequel annonce un second, le premier étant baisé faute de pouvoir baiser le second. Qui n'entend pas dans ces phrases la vision érotico-religieuse qui sera reprise autrement (et à mon sens mieux) par Flaubert dans *L'Éducation sentimentale* est aveugle. [Et que dire du dernier mot, *métamorphosé*, qui rappelle la *métanoïa* et la conversion religieuse.] En somme, madame Arnoux et madame de Mortsauf sont des sœurs.

Or en plus, en un sens, madame de Mortsauf est ce qu'elle est par l'action ou l'influence de la terre où elle vit (voir page 987). On serait tenté de voir ici une reprise de l'image vieille comme le monde de la mère-terre (ou de la beauté sortant de l'eau). Mais on comprend du coup le titre : Blanche-Henriette est un lys dans la vallée, qui tire son être, sa force et son statut de la terre où elle est enracinée (et qu'elle ne quitte jamais, si ce n'est pour y être enterrée). En tout cas, après cette première rencontre, et à la suite d'une série de hasards forcés, Félix cherche, trouve et reconnaît tout de suite madame de Mortsauf, qui le reconnaît aussi. Il faut donc que la dame, qui prétend être insensible, une sorte de vierge à

force d'être fidèle au vœu de son mariage, il faut qu'elle ait été touchée émotivement (et sexuellement) quand elle fut touchée physiquement. D'ailleurs, mille détails le montrent. Mieux encore, il est clair que dès le début, si elle résiste à cette pulsion, elle l'entretient et surtout peut-être elle la manipule chez l'autre pour le garder auprès d'elle et le garder passionné pour elle.

En tout cas, après avoir décrit le pays et la maison (et les environs), comme il fait si souvent dans ses romans, Balzac décrit madame de Mortsauf, et ensuite la pièce dans laquelle elle se trouve (voir pages 996 et 998). Ce genre de chose fait partie sans doute de l'art réaliste de Balzac, mais il y a là aussi une théorie sociale : les lieux font ce que sont les gens, et, plus profondément peut-être, il y a une correspondance métaphysique entre les corps (et donc les milieux qui les encadrent) et les cœurs.

Mais sur le plan du cadre du récit, Félix de Vandenesse ne peut pas raconter avec autant d'attention, et ce trop-plein de détails, le corps (et le terrain ou le terroir) d'Henriette de Mortsauf sans provoquer une jalousie chez la comtesse à laquelle il s'adresse : même sans les allusions sexuelles pourtant claires, la lectrice, celle à l'intérieur du roman, qui est l'image de celle (et de celui) qui est à l'extérieur du roman, ne peut qu'être irritée, d'autant plus que Félix s'adresse à elle en toutes lettres deux ou trois fois en parlant du corps de cette femme qu'il aime encore. Cela s'entend entre autres dans les superlatifs qu'il utilise à tout moment, et qui n'ont aucun sens si ce n'est pour tenter chaque fois de dire la force de l'émotion. Voici la fin de la description qui précède l'entrée de monsieur de Mortsauf. « Mais après avoir effleuré le frais jasmin de sa peau et bu le lait de cette coupe pleine d'amour, j'avais dans l'âme le goût et l'espérance de voluptés surhumaines ; je voulais vivre et attendre l'heure du plaisir comme le sauvage épie l'heure

de la vengeance, je voulais me suspendre aux arbres, ramper dans les vignes, me tapir dans l'Indre ; je voulais avoir pour complice le silence de la nuit, la lassitude de la vie, la chaleur du soleil afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu. M'eût-elle demandé la fleur qui chante ou les richesses enfouies par les compagnons de Morgan l'exterminateur, je les lui aurais apportées afin d'obtenir les richesses certaines et la fleur muette que je souhaitais ! Quand cessa le rêve où m'avait plongé la longue contemplation de mon idole, et pendant lequel un domestique vint et lui parla, je l'entendis causant du comte. Je pensai seulement alors qu'une femme devait appartenir à son mari. Cette pensée me donna des vertiges. Puis j'eus une rageuse et sombre curiosité de voir le possesseur de ce trésor. Deux sentiments me dominèrent, la haine et la peur ; une haine qui ne connaissait aucun obstacle et les mesurait tous sans les craindre ; une peur vague, mais réelle du combat, de son issue, et d'ELLE [ces majuscules ne peuvent avoir plu] surtout [cet adverbe non plus]. En proie à d'indicibles pressentiments, je redoutais ces poignées de main qui déshonorent, j'entrevois déjà ces difficultés élastiques où se heurtent les plus rudes volontés et où elles s'émoussent ; je craignais cette force d'inertie qui dépouille aujourd'hui la vie sociale des dénouements que recherchent les âmes passionnées (page 999). » Dans le même registre et toujours en pensant à la comtesse qui reçoit tout ceci, je signale que Henriette de Mortsauf est la mère en soi (voir page 997). Cette femme, qui ne fait rien d'autre que souffrir (ou peu s'en faut), est pourtant une héroïne d'épopée (voir page 998). Il me semble qu'il faut voir en elle une sorte de sainte Vierge romantique.

Mais le lieu où on se trouve est sinon mortifère, du moins peu propice à la vie, croirait-on. Le nom des lieux, Clochegourde, semble le dire deux fois plutôt qu'une ; et

les habitants ne semblent pas bien portants. Même les enfants de Mortsauf, Madeleine et Jacques, sont malades. [Leur nom de famille est ironique et presque comique : la mort fait partie de leur vie, et les sauver de la mort est une activité à plein temps.] Cela est *nécessaire* pour que la pitié souffrante de leur mère puisse apparaître de manière à séduire cet enfant sans maman qu'est Félix. « L'enfant tendit à monsieur de Chessel la main qu'il demandait, et me regarda fort attentivement après m'avoir adressé son petit salut plein d'étonnement. "Êtes-vous contente de sa santé ?" dit monsieur de Chessel à la comtesse. / — Elle va mieux », répondit-elle en caressant la chevelure de la petite déjà blottie dans son giron. / Une interrogation de monsieur de Chessel m'apprit que Madeleine avait neuf ans ; je marquai quelque surprise de mon erreur, et mon étonnement amassa des nuages sur le front de la mère. Mon introducteur me jeta l'un de ces regards significatifs par lesquels les gens du monde nous font une seconde éducation. Là, sans doute était une blessure maternelle dont l'appareil devait être respecté. Enfant malingre dont les yeux étaient pâles, dont la peau était blanche comme une porcelaine éclairée par une lueur, Madeleine n'aurait sans doute pas vécu dans l'atmosphère d'une ville. L'air de la campagne, les soins de sa mère qui semblait la couvrir, entretenaient la vie dans ce corps aussi délicat que l'est une plante venue en serre malgré les rigueurs d'un climat étranger. Quoiqu'elle ne rappelât en rien sa mère, Madeleine paraissait en avoir l'âme, et cette âme la soutenait. Ses cheveux rares et noirs, ses yeux caves, ses joues creuses, ses bras amaigris, sa poitrine étroite annonçaient un débat entre la vie et la mort, duel sans trêve où jusqu'alors la comtesse était victorieuse. Elle se faisait vive, sans doute pour éviter des chagrins à sa mère ; car, en certains moments où elle ne s'observait plus, elle prenait l'attitude d'un saule-pleureur. Vous eussiez dit d'une

petite Bohémienne souffrant la faim, venue de son pays en mendiant, épuisée, mais courageuse et parée pour son public (page 1000). » À la fin du roman, Jacques sera tuberculeux ; monsieur de Mortsauf, le grand malade dans la tête, le sera encore et toujours ; Henriette sera morte de la maladie que monsieur croyait avoir ; seule Madeleine sera en santé, mais elle sera aigrie, et donc malade sur le plan psychologique, par la mort de sa mère. Ce roman raconte les péripéties d'un hôpital, pourrait-on dire pour se moquer. Mais il faut bien voir que c'est tout à fait dans le ton établi dès le début : la vie est une horreur ; les gens sensibles le savent ; ils ont ce qu'il faut pour continuer sans se suicider ; voilà leur grandeur.

Il est quand même intéressant de noter que parmi tous ces malades, il y en a qui sont plus respectables que d'autres : Félix prétend avoir raison de se plaindre sans cesse parce qu'il a souffert, mais monsieur de Mortsauf serait selon lui un vieux fou parce qu'il a souffert. Cela est décidé dès son entrée en scène : son physique, son habillement et sa psychologie sont ceux d'un homme sans tonus, une sorte de moine hors du couvent, un zombie qui survit pourtant et menace tout ce qui l'entoure. Dans sa correspondance, Balzac dit qu'il a fait là le portrait de l'Émigré, mais ajoute que du coup, c'est aussi le portrait du Mari. « Âgé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le dix-huitième siècle. La demi-couronne, qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs

sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil clair, jaune et dur tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse, son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté chevaleresque, les convictions immarcessibles du lecteur à jamais acquis à *La Quotidienne*. Il eût admiré l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir personnellement son parti, très capable de le perdre, et sans connaissance des choses en France. Le comte était en effet un de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien et barrent opiniâtrement tout, bons à mourir l'arme au bras dans le poste qui leur serait assigné, mais assez avarés pour donner leur vie avant de donner leurs écus

(pages 1002 et 1003).» Cependant, il me semble que plusieurs de ces traits appartiennent aussi à Félix, ou lui appartiennent quand les autres le regardent, mais dans son cas, et à travers son récit, ils sont présentés comme de signes de qualités qui le rendent grand ou d'une injustice humaine qui le rend digne de compassion intéressée.

En somme, je trouve que le héros de Balzac épouse tout à fait un trait du héros romantique qui me fait tiquer : ses douleurs sont intéressantes, celles de son rival sont insignifiantes. Mais sans s'arrêter sur cette *contradiction*, on peut chercher à l'expliquer. Voici une tentative, déjà proposée. Tous souffrent. Mais certains souffrent et se vengent en faisant souffrir : ce sont les méchants, ceux qui sont indignes de pitié à cause de leur réaction malsaine aux leçons de la vie. Les autres, ceux qui souffrent et compatissent avec leurs congénères [et c'est peut-être le cas des femmes surtout, des mères, ou de ceux qui sont tout à fait féminisés] sont dignes d'une pitié supplémentaire, celui de la justice. L'Émigré et la Mari sont des *prépotents*, ou des prépondérants, qui ne sont pas dignes de ce qu'ils possèdent, ou de ce sur quoi ils règnent. En somme, le pouvoir n'est pas naturel, c'est-à-dire fondé dans la supériorité du cœur. On a deviné que l'hypersensible Félix de Vandenesse l'est.

Mais monsieur de Mortsauf n'est pas le seul qui soit ainsi traité par le jeune homme, ou plutôt l'homme d'expérience qui juge d'autrui comme un jeune homme. Félix de Vandenesse présente son hôte à Frapesle, monsieur de Durant, à partir sa préoccupation pour la particule. C'est l'occasion d'un portrait du bonhomme où il souligne ce ridicule à double trait, comme on dit. [Mais que devrait-on penser alors de Félix (et de Balzac) ?] « En ambitieux de haute portée, monsieur de Chessel voulut tuer son Durand originel pour arriver aux destinées qu'il

rêvait. Il s'appela d'abord Durand de Chessel, puis D. de Chessel; il était alors monsieur de Chessel. Sous la Restauration, il établit un majorat au titre de comte, en vertu de lettres octroyées par Louis XVIII. Ses enfants recueilleront les fruits de son courage sans en connaître la grandeur. Un mot de certain prince caustique a souvent pesé sur sa tête. «Monsieur de Chessel se montre généralement peu en Durant», dit-il. Cette phrase a longtemps régalé la Touraine. Les parvenus sont comme les singes desquels ils ont l'adresse : on les voit en hauteur, on admire leur agilité pendant l'escalade ; mais, arrivés à la cime, on n'aperçoit plus que leurs côtés honteux. L'envers de mon hôte s'est composé de petites grossies par l'envie. La pairie et lui sont jusqu'à présent deux tangentes impossibles. Avoir une prétention et la justifier est l'impertinence de la force ; mais être au-dessous de ses prétentions avouées constitue un ridicule constant dont se repaissent les petits esprits. Or, monsieur de Chessel n'a pas eu la marche rectiligne de l'homme fort : deux fois député, deux fois repoussé aux élections ; hier directeur-général, aujourd'hui rien, pas même préfet, ses succès ou ses défaites ont gâté son caractère et lui ont donné l'âpreté de l'ambitieux invalide. Quoique galant homme, homme spirituel, et capable de grandes choses, peut-être l'envie qui passionne l'existence en Touraine, où les naturels du pays emploient leur esprit à tout jalouser, lui fut-elle funeste dans les hautes sphères sociales où réussissent peu ces figures crispées par le succès d'autrui, ces lèvres boudeuses, rebelles au compliment et faciles à l'épigramme. En voulant moins, peut-être aurait-il obtenu davantage ; mais malheureusement il avait assez de supériorité pour vouloir marcher toujours debout (pages 1006 et 1007). » Je cite ce long passage parce que j'ai à tout moment de la difficulté à lire ces phrases, qui me rappellent tant l'assurance de Rousseau, lui qui méprise l'amour-propre chez les autres, par exemple

dans les *Confessions* ou les *Rêveries*, mais lui qui prétend d'abord être indemne quant à ce défaut et ensuite d'autant plus justifié à condamner les autres qu'il est un pur, du moins selon ce qu'il dit. Il me semble qu'il y a là un problème, disons logique, qui ressemble assez à celui qui vient de la distinction entre les souffrants dignes de pitié ou de compassion et les souffrants méprisables. Suis-je le seul à voir les choses ainsi, que ce soit chez Rousseau ou chez ce personnage (entre autres) de Balzac ? En tout cas, à tout moment, il y a, je le répète, ce qu'on pourrait appeler des incohérences dans le discours de Félix, qui s'attribue à lui, ou à Henriette, une supériorité qui pourrait être mise en doute.

Ayant fait le portrait de Chessel, Félix revient sur monsieur de Mortsauf, sa maladie psychologique et sa base dans la maladie vénérienne (voir page 1009, par exemple). Comme je l'ai dit, il y a là un portrait à généraliser de l'émigré, personnage frustré qui essaie de se rétablir et qui sent que rien n'est sûr durant la Restauration. C'est aussi l'occasion pour Balzac (ou plutôt pour son personnage) de revenir sur le passé d'Henriette et de toucher à la métaphysique de l'héroïne. « Amie intime de la duchesse de Bourbon, madame de Verneuil faisait partie d'une société sainte dont l'âme était monsieur Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le "Philosophe inconnu". Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de l'illuminisme mystique. Cette doctrine donne la clef des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker, et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme

ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les éléments de cette foi qui sort du catholicisme de l'Église romaine pour rentrer dans le christianisme de l'Église primitive. Mademoiselle de Lenoncourt resta néanmoins au sein de l'Église apostolique, à laquelle sa tante fut toujours également fidèle. Rudement éprouvée par les tourmentes révolutionnaires, la duchesse de Verneuil avait pris, dans les derniers jours de sa vie, une teinte de piété passionnée qui versa dans l'âme de son enfant chéri "la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure", pour employer les expressions mêmes de Saint-Martin. La comtesse reçut plusieurs fois cet homme de paix et de vertueux savoir à Clochegourde après la mort de sa tante, chez laquelle il venait souvent. Saint-Martin surveilla de Clochegourde ses derniers livres imprimés à Tours chez Letourmy (pages 1010 et 1011).» Ici, et ailleurs dans le roman, affleure une reprise du projet rousseauiste de refaire le christianisme en proposant une sorte de retour aux origines qui est bien autre chose : la « Profession de foi du vicaire savoyard » et la profession de foi de Julie sont des ancêtres de la doctrine ici présentée.

Cette doctrine, dans diverses versions plus ou moins compatibles entre elles, est présentée aussi dans *Louis Lambert*, *Séraphita* et *Ursule Mirouët*. La cohérence de la doctrine est, me semble-t-il, le cadet des soucis de Balzac : au contraire, il ne veut pas une doctrine qui puisse être réfutée parce qu'elle est une et qu'elle est justifiée par des moyens vérifiables ; il cherche une doctrine qui invite chacun à dépasser les limites du rationnel plat, qui met en jeu surtout l'imagination et le cœur de chaque individu, et enfin qui se rapproche du christianisme sans se soumettre à l'institution qui le porte. Balzac l'ajoute parce qu'il tient à ce swedenborgisme à la Saint-Martin, comme le prouvent tant d'autres textes de la *Comédie humaine* (j'ajoute à la

liste ci-dessus *La Peau de Chagrin* et *Les Proscrits*). Dans ce roman-ci, je le répète, il y a plusieurs allusions à ces doctrines : des fluides, de l'électricité, des mondes parallèles ou supérieurs que deviennent les hypersensibles et qui les consolent des malheurs de la vie (voir pages 1078 et 1079, par exemple). À mon avis, on trouve dans tout cela le jeu entre le réel qui déçoit et l'idéal qui console, mais sous une figure religieuse ou, si l'on veut, superstitieuse (c'est un mot qu'emploie Balzac, par lequel il dit à la fois une ouverture à autre chose qu'au réel ordinaire et une sorte d'ironie, qui protège contre les réfutations éventuelles). Si je comprends Balzac, le fait d'y faire allusion dans un contexte littéraire lui accorde l'avantage de le proposer sans jamais le prendre au tout à fait sérieux, comme le ferait une personne vraiment pieuse. On pourrait appeler cela une esthétisation du religieux ou une piété romantique et prétendre que Balzac reprend ici aussi ses maîtres que ce soit Rousseau, comme je l'ai dit, ou Chateaubriand ou Hugo, en attendant de voir ce qu'en feront Flaubert, Baudelaire et Maupassant.

Ce qui me paraît être le premier aveu mutuel des deux amoureux a toutes les caractéristiques de cette passion à la manière de Balzac : l'amour se vit non pas d'abord dans le désir de possession sexuelle, non pas dans l'admiration de l'autre en raison de sa forte jeunesse ou de l'envoûtement de sa beauté physique ou de l'éclat de son intelligence profonde ; l'amour sans pitié n'est pas de l'amour vrai, et ceux qui n'ont que les premières qualités n'ont pas ce supplément d'âme qui fait la passion véritable. « La comtesse et moi, nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur. Combien de découvertes n'ai-je pas faites durant ces quarante premiers jours pleins d'amertumes réelles, de joies tacites, d'espérances tantôt abîmées, tantôt surnageant ! Un soir je la trouvai religieusement pensive devant un coucher de soleil qui

rougissait si voluptueusement les cimes en laissant voir la vallée comme un lit, qu'il était impossible de ne pas écouter la voix de cet éternel Cantique des Cantiques par lequel la nature convie ses créatures à l'amour. La jeune fille reprenait-elle des illusions envolées ? la femme souffrait-elle de quelque comparaison secrète ? Je crus voir dans sa pose un abandon profitable aux premiers aveux, et lui dis : " Il est des journées difficiles ! / — Vous avez lu dans mon âme, me dit-elle, mais comment ? / — Nous nous touchons par tant de points ! répondis-je. N'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, de qui les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson en produisant de grands retentissements intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe des choses ! Mettez-les dans un milieu où tout est dissonance, ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des âmes affectées par la même maladie, et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal. Un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accents qui se perdent dans le silence ! espèce de contradiction terrible d'une âme qui se révolte contre l'inutilité du néant. Jeux accablants dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrents, il en résulte d'horribles affaiblissements, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs (page 1019) ? » Le langage est religieux, il est désespéré, il est presque celui d'un existentialiste de la bonne école

devant l'absurde de la vie, mais il est celui de deux personnes, amoureuses, allumées sexuellement, qui disent et se disent ce qui est indicible, mais qui est le secret imaginaire de l'existence factuelle et le point d'appui idéal des pas des humains forts et grands qui avancent dans le réel.

Encore une fois, et un peu autrement, quelles sont les caractéristiques de cet amour-passion ? L'amour est sans aucun doute une émotion bien érotisée, mais qui se cache (et d'abord à soi-même), un sentiment envoûtant qui a un fond de tristesse, une passion qui est partagée au moyen de correspondances silencieuses, le plus souvent avec une tonalité religieuse, laquelle est une foi moins authentique qu'une façon de dire qu'il y a là une vérité non-rationnelle et pourtant certaine, qu'il y a là, c'est-à-dire dans les échanges entre les amoureux vrais, une supériorité sur les transactions viles du monde tel qu'il est. (Pour mieux entendre les communications sans parole, il y a les remarques sur le silence éloquent (voir page 1051), la musique (voir page 1055) et le langage des fleurs (voir pages 1056, 1059 et 1070).) En somme, les mots mentent, le non-dit dit plus de vérité que le verbal. Mais Balzac, et Félix d'abord, tient à le dire en toutes lettres et ne pourrait pas le dire s'il n'employait pas des mots (voir page 1026, par exemple). On pourrait dire que le long texte emphatique, verbeux et répétitif est la preuve opérationnelle qu'il faut douter au moins un peu de la vérité de cette thèse.

J'ajoute (ou peut-être je redis) qu'il y a ici un aspect qui me semble crucial et spécifique à ce roman : la critique de la mère réelle, de ceux qui souffrent, et la présentation d'une mère idéale. En tout cas, Félix et Henriette s'aiment parce qu'ils ont souffert de la même manière, parce qu'ils sont des âmes pures et sensibles *tombées* dans un monde insensible et surtout dans un

monde où les mères manquent ou, ce qui revient au même, où elles ne sont pas des mères parce qu'elles sont trop sèches, trop froides, trop prises par la matérialité des choses (voir page 1028, par exemple). Les mères de Félix et d'Henriette ressemblent étrangement à lady Dudley; ce qui cause au moins un autre problème *logique*, soit de savoir comment Félix peut aimer une femme qui remplace sa mère, en étant différente d'elle, et un autre qui soit comme sa mère et reprend tout le mal que la première femme lui a fait. Au fond et pour revenir à la question de la mère bonne et parfaite, une sainte Vierge qui a enfanté, on pourrait dire qu'on a là un exemple de la logique de l'idéalisation : on souffre à partir de ce qui est, on imagine autre chose ; quand on l'imagine avec un autre, on communique dans le non-être ; surtout, on se sent justifié et on justifie l'autre qui rêve avec soi et on condamne avec un je ne sais quoi d'intransigeance commune et glorifiée le monde tel qu'il est. Je ne saurais dire comment je peux me laisser aller à croire ces échanges, pour ensuite en sortir comme d'un rêve et reconnaître qu'il y a là quelque chose de faux et de nuisible... et de ridicule. Un ridicule qui ensuite peut renaître intact et encore une fois sérieux et puissant en raison de la force du verbe romantique (Rousseau, Hugo, Balzac) ou de la faiblesse de la raison qui reçoit tout ce qu'on appellerait *charabia* sans cela.

Je tiens à ajouter que le réveil peut causer autre chose, soit la colère. Je crois que le dur réveil des romantiques décadents vient de ce qu'ils se rendent compte que la sainte Vierge du romantisme triomphant blesse. Et la blessure qu'elle provoque justifie des textes aussi durs qu'À *une madone* de Baudelaire. « Bourreau plein de remords, je ferai sept Cousteaux / Bien affilés, et, comme un jongleur insensible, / Prenant le plus profond de ton amour pour cible, / Je les planterai tous dans ton Cœur

pantelant, / Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur
ruisselant ! »

Il me semble que le texte au complet, soit *Le Lys dans la vallée* ou du moins le récit de Félix qui en est l'essentiel, est miné par une sorte de double *contradiction*: Félix essaie de séduire Nathalie de Manerville par les mêmes moyens qu'il a employés avec Henriette, soit en se montrant victime souffrante sous les coups de la vie et de la société ; or ces moyens tels qu'ils apparaissent dans son récit doivent avoir l'effet contraire qu'on devine d'emblée, soit de détourner la femme qu'il veut séduire en second après avoir séduit la première. En tout cas, en pensant à celle qui reçoit les phrases qui suivent (et tant d'autres qu'il serait impossible de toutes les citer), on ne peut que rire de l'entreprise de Félix. « Enfin, plus tard, j'ai reconnu la cause de ce bonheur plein. À mon âge, aucun intérêt ne me distrayait le cœur, aucune ambition ne traversait le cours de ce sentiment déchaîné comme un torrent et qui faisait onde de tout ce qu'il emportait. Oui, plus tard, nous aimons la femme dans une femme ; tandis que de la première femme aimée, nous aimons tout : ses enfants sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur ; nous aimons sa robe et ses meubles ; nous sommes plus fâchés de voir ses blés versés que de savoir notre argent perdu ; nous sommes prêts à gronder le visiteur qui dérange nos curiosités sur la cheminée. Ce saint amour nous fait vivre dans un autre, tandis que plus tard, hélas ! nous attirons une autre vie en nous-mêmes, en demandant à la femme d'enrichir de ses jeunes sentiments nos facultés appauvries. Je fus bientôt de la maison, et j'éprouvai pour la première fois une de ces douceurs infinies qui sont à l'âme tourmentée ce qu'est un bain pour le corps fatigué ; l'âme est alors rafraîchie sur toutes ses surfaces, caressée dans ses plis les plus profonds. Vous ne sauriez me comprendre, vous

êtes femme, et il s'agit ici d'un bonheur que vous donnez, sans jamais recevoir le pareil (pages 1049).» Félix suggère que celle qui écoute ce qu'il dit, ou plutôt celle qui lit ce qu'il écrit, ne peut pas le comprendre. Au fond, puisque Félix a connu le bonheur plein avec son Henriette qui le hante encore, il n'y a pas de place pour la comtesse Natalie de Manerville.

J'ajoute une dernière considération en imaginant cette femme qui lit le tout. Félix suggère que le comte est un monstre d'égoïsme parce qu'il se plaint tout le temps (voir page 1031, par exemple). Mais qu'est-ce que le récit de Félix, et quelle est la suggestion constante faite à Henriette et aussi à Natalie, si ce n'est « Je souffre et personne ne me comprend ». On pourrait prétendre (je crois que c'est ce que prétend Félix) que la vérité de la plainte de Félix (et d'Henriette) est plus grande et donc qu'il n'est pas un monstre parce que sa plainte porte sur une souffrance morale. Mais je crois que cela ne tient pas la route.

Puis, le récit bascule dans l'érotisme ésotérique, si on me permet l'expression dans des remarques sur les fleurs. J'y trouve des allusions sexuelles encore plus claires que celles qui précèdent (qu'est-ce que boire les larmes d'Henriette qui se livre à lui? qu'est-ce que ces descriptions interminables de fleurs qui sont des organes sexuels?). (Voir page 1056, entre autres.) J'y trouve une nouvelle façon de la métaphysique balzacienne d'une communication mystérieuse entre les cœurs hypersensibles au sujet d'un monde qui dépasse le monde. Les grandes thèses romantiques des correspondances (celles qu'on trouve chez Rimbaud dans « Voyelles », et avant lui, chez Baudelaire dans « Correspondances » et déjà chez Hugo dans « La Fonction du poète ») se retrouvent chez Balzac ou, du moins, chez son Félix (voir page 1053).

Mais j'y trouve surtout à partir de là et jusqu'au départ de Félix une série de réminiscences de Rousseau. Il y a la passion pour la botanique amoureuse et tendre d'abord (voir page 1054). Mais je vois aussi les récits de vendanges de la *Nouvelle Héloïse* (voir page 1059) et de l'éducation sociale par la pratique de l'agriculture rudimentaire de l'*Émile* (voir page 1054). J'y trouve aussi les longues lettres passionnées d'un jeune homme qui parle de sexe à distance et d'une femme qui conseille celui qu'elle envoie loin d'elle (voir page 1084). Je donne comme exemple ce passage où Félix passe du vouvoiement respectueux au tutoiement passionné (qu'il a souligné auparavant et qui apparaîtra par la suite [voir pages 1183 et 1201]). « Je vous connaissais brillant de toutes les splendeurs humaines ; mais hier j'ai entrevu une nouvelle Henriette qui serait à moi si Dieu le voulait. Hier j'ai entrevu je ne sais quel être dégagé des entraves corporelles qui nous empêchent de secouer les feux de l'âme. Tu étais bien belle dans ton abattement, bien majestueuse dans ta faiblesse. Hier j'ai trouvé quelque chose de plus beau que ta beauté, quelque chose de plus doux que ta voix ; des lumières plus étincelantes que ne l'est la lumière de tes yeux, des parfums pour lesquels il n'est point de mots ; hier ton âme a été visible et palpable Ah ! j'ai bien souffert de n'avoir pu t'ouvrir mon cœur pour t'y faire revivre. Enfin, hier, j'ai quitté la terreur respectueuse que tu m'inspires, cette défaillance ne nous avait-elle pas rapprochés ? Alors j'ai su ce que c'était que respirer en respirant avec toi, quand la crise te permit d'aspirer notre air. Combien de prières élevées au ciel en un moment ! Si je n'ai pas expiré en traversant les espaces que j'ai franchis pour aller demander à Dieu de te laisser encore à moi, l'on ne meurt ni de joie ni de douleur. Ce moment m'a laissé des souvenirs ensevelis dans mon âme et qui ne reparaitront jamais à sa surface sans que mes yeux se mouillent de pleurs ; chaque joie

en augmentera le sillon, chaque douleur les fera plus profonds. Oui, les craintes dont mon âme fut agitée hier seront un terme de comparaison pour toutes mes douleurs à venir, comme les joies que tu m'as prodiguées, chère éternelle pensée de ma vie! domineront toutes les joies que la main de Dieu daignera m'épancher. Tu m'as fait comprendre l'amour divin, cet amour sûr qui, plein de sa force et de sa durée, ne connaît ni soupçons ni jalousies (pages 1075 et 1076).” » En commentant ce va-et-vient entre le *tu* et le *vous*, on pourrait suggérer que Félix, qu'il l'avoue ou non (il l'avoue quelques fois), joue sur deux plans : celui du désir sexuel et de la pureté asexuée de sa relation avec Henriette. En tout cas, l'âme d'Henriette devient visible et palpable, et, cela va presque de soi, ce qui lui ajoute cette réalité, cette corporalité, cette sensualité, c'est la souffrance que ressent Henriette et la compassion exceptionnelle dont Félix est capable.

Voilà pour Félix face à Henriette. Mais il faut voir qu'elle en fait autant, et que bien avant son aveu final dans une lettre finale, elle le montre à qui a des yeux qui voient la scène pendant qu'il lit les mots qui la décrivent. Ainsi à la fin de sa lettre de conseils sur la vie mondaine, Henriette cherche à détourner Félix (son enfant) des pièges de l'amour sexué facile qui l'attendent en lui proposant l'image d'une femme idéale qui l'aimerait comme il faut et à qui il pourrait se donner. « Les moins rusées des femmes ont des pièges infinis ; la plus imbécile triomphe par le peu de défiance qu'elle excite ; la moins dangereuse serait une femme galante qui vous aimerait sans savoir pourquoi, qui vous quitterait sans motif, et vous reprendrait par vanité. Mais toutes vous nuiront dans le présent ou dans l'avenir. Toute jeune femme qui va dans le monde, qui vit de plaisirs et de vaniteuses satisfactions, est une femme à demi corrompue qui vous corrompra. Là, ne sera pas la

créature chaste et recueillie dans l'âme de laquelle vous régneriez toujours. Ah ! elle sera solitaire celle qui vous aimera : ses plus belles fêtes seront vos regards, elle vivra de vos paroles. Que cette femme soit donc pour vous le monde entier, car vous serez tout pour elle ; aimez-la bien, ne lui donnez ni chagrins ni rivaux, n'excitez pas sa jalousie. Être aimé, cher, être compris, est le plus grand bonheur, je souhaite que vous le goûtiez, mais ne compromettez pas la fleur de votre âme, soyez bien sûr du cœur où vous placerez vos affections. Cette femme ne sera jamais elle, elle ne devra jamais penser à elle, mais à vous ; elle ne vous disputera rien, elle n'entendra jamais ses propres intérêts et saura flairer pour vous un danger là où vous n'en verrez point, là où elle oubliera le sien propre ; enfin si elle souffre, elle souffrira sans se plaindre, elle n'aura point de coquetterie personnelle, mais elle aura comme un respect de ce que vous aimerez en elle. Répondez à cet amour en le surpassant. Si vous êtes assez heureux pour rencontrer ce qui manquera toujours à votre pauvre amie, un amour également inspiré, également ressenti ; songez, quelle que soit la perfection de cet amour, que dans une vallée vivra pour vous une mère de qui le cœur est si creusé par le sentiment dont vous l'avez rempli, que vous n'en pourrez jamais trouver le fond. Oui, je vous porte une affection dont l'étendue ne vous sera jamais connue : pour qu'elle se montre ce qu'elle est, il faudrait que vous eussiez perdu votre belle intelligence, et alors vous ne sauriez pas jusqu'où pourrait aller mon dévouement (pages 1095 et 1096). » Il est impossible que penser que cette femme soit quelqu'un d'autre qu'Henriette. Et la dernière phrase citée, contradictoire ou à peine intelligible, a au moins un sens clair : « Je veux me donner à vous sur le plan physique, et cela d'une façon qu'aucune autre femme ne pourra le faire. »

J'entasse dans le désordre une série de points qui permettent de lier Balzac avec le plus pur des romantismes. 1. Quand il s'agit de musique et des communications *extraverbales*, ou *métaverbales* ou *surverbales*, Félix propose Beethoven (voir page 1055 et la note de l'édition de la Pléiade). Je rappelle qu'Ursule Mirouët joue du Beethoven, et que son goût musical à elle n'est pas compris par les autres, si ce n'est par les bons du roman, c'est-à-dire les âmes, ou les cœurs, sensibles. 2. Il est remarquable combien de scènes importantes se passent en automne et au crépuscule (voir page 1059, par exemple). Car il y a une correspondance entre les saisons et les heures du jour et les événements qui sont racontés : le matin et le printemps ne *donnent* pas les mêmes événements ; ou plutôt le soir et l'automne colorent mieux les choses en faisant naître les sentiments idoines. 3. Je vois dans les pratiques économique-sociales d'Henriette (voir page 1063 et suivantes) une version bien différente de la gestion du monde que la version qui est attribuée aux ladys Dudley du bas monde. Madame de Mortsaufr produit une richesse naturelle fondée sur les choses qui croissent naturellement et satisfont de façon solide et saine, alors que les Anglais de lady Dudley produisent un monde aux plaisirs artificiels produits par une mécanique qui pervertit, qui est écologiquement inacceptable, qui n'est pas un développement durable. 4. De plus, dans le monde romantique de Balzac, et donc dans ce roman, l'égoïsme, et donc l'injustice et la petitesse politique, est identifié en gros à la rationalité, alors que l'altruisme et donc la justice et la grandeur politique dépendent du sentiment, du moins du sentiment chez certains cœurs purs qui vibrent de compassion acquise par la conscience de la souffrance (voir page 1081). 5. Enfin, si on y dit, et c'est même Henriette qui le fait, que le pouvoir en France passe par les femmes et donc par la séduction des femmes, on

suggère qu'il y a un danger terrible à jouer ce jeu (voir page 1094). Certes, le thème est un lieu commun depuis madame de La Fayette ou encore depuis Montesquieu, mais Balzac en propose une version romantique : Henriette de Mortsauf est la Julie de Balzac, parce que Julie est la réponse rousseauiste aux prétentions féministes des philosophes du XVIII^e siècle.

Comme par magie, en raison des événements politiques que sont les Cent jours et la seconde Restauration, Félix connaît le succès politique et mondain que lui avait prédit Henriette et dont elle lui avait donné la clé. Mais en conséquence de ce succès, Félix, devenu un agent secret du roi, peut retourner auprès d'Henriette pour un nouveau séjour prolongé. C'est l'occasion d'une sorte de répétition des scènes du premier séjour. Mais il y a des différences ou quelques ajouts ; en général, me semble-t-il, la connivence entre les deux amoureux est plus grande, la jalousie de monsieur de Mortsauf est plus évidente, et le danger, soit la possibilité de la chute dans l'assouvissement sexuel plutôt que la *vie* dans la non-vie de l'idéal, est plus grand. Cela tient à un facteur bien simple : Félix est moins un enfant ou un adolescent, comme il l'était malgré son âge physique, qu'un adulte tout à fait développé. Et cela introduit le lecteur (ou la lectrice toujours présente/absente) au danger à venir, soit le personnage de lady Dudley, qui inversera en un sens le jeu de la jalousie. Voici quelques illustrations de ces différences.

Henriette a droit à des visions comme Louis Lambert et Ursule Mirouët. « Je lui expliquai ma mission, et lui fis voir combien son conseil avait été fructueux et sage. Était-elle douée de seconde vue pour ainsi pressentir les événements ? / “ Ne vous l'ai-je pas écrit ? dit-elle. Pour vous seul, je puis exercer une faculté surprenante, dont je n'ai parlé qu'à monsieur de la Berge, mon confesseur,

et qu'il explique par une intervention divine. Souvent, après quelques méditations profondes, provoquées par des craintes sur l'état de mes enfants, mes yeux se fermaient aux choses de la terre et voyaient dans une autre région : quand j'y apercevais Jacques et Madeleine lumineux, ils étaient pendant un certain temps en bonne santé ; si je les y trouvais enveloppés d'un brouillard, ils tombaient bientôt malades. Pour vous, non seulement je vous vois toujours brillant, mais j'entends une voix douce qui m'explique sans paroles, par une communication mentale, ce que vous devez faire. Par quelle loi ne puis-je user de ce don merveilleux que pour mes enfants et pour vous ?" dit-elle en tombant dans la rêverie. "Dieu veut-il leur servir de père ?" se demandait-elle après une pause. / — Laissez-moi croire, lui dis-je, que je n'obéis qu'à vous!" / Elle me jeta l'un de ces sourires entièrement gracieux qui me causaient une si grande ivresse de cœur, je n'aurais pas alors senti un coup mortel (page 1104).» On voit comment le *mécanisme* de la voyance n'est pas religieux, malgré ce que prétend le bon curé : c'est la pitié, la crainte pour ses enfants (elle en a trois) qui donne à Henriette la capacité de voir par-delà le monde physique. (Elle en a trois, mais dans le cas du troisième, Félix, il n'est jamais question de vraie maladie physique.) Cela donne même des occasions de conversations amoureuses où, malgré les prétentions de Félix et d'Henriette, ils ont largement dépassé le stade de la relation mère-enfant ou de l'amitié (voir aussi 1112).

Quand il revient à Clochegourde, Félix signale que l'hypocondrie de monsieur de Mortsau s'est aggravée. Cette maladie sur la maladie est folle sans aucun doute. Or, je le rappelle, le thème de la maladie est essentiel au roman. Mais alors, la question de la maladie, la vraie et l'imaginaire, et des traitements, les valides et les farfelus, refait surface. Et en réfléchissant à cela, je ne peux pas

faire abstraction de la source des informations sur lesquelles je réfléchis. « Jadis il ne s'irritait jamais sans quelque motif spécieux, maintenant son irritation était constante. Peut-être les soins de sa fortune, les spéculations de l'agriculture, une vie de mouvement avaient-ils jusqu'alors détourné son humeur atrabilaire en donnant une pâture à ses inquiétudes, en employant l'activité de son esprit; et peut-être aujourd'hui le manque d'occupations mettait-il sa maladie aux prises avec elle-même; ne s'exerçant plus au dehors, elle se produisait par des idées fixes, le "moi" moral s'était emparé du "moi" physique. Il était devenu son propre médecin; il compulsait des livres de médecine, croyait avoir les maladies dont il lisait les descriptions et prenait alors pour sa santé des précautions inouïes, variables, impossibles à prévoir, partant impossibles à contenter. Tantôt il ne voulait pas de bruit, et quand la comtesse établissait autour de lui un silence absolu, tout à coup il se plaignait d'être comme dans une tombe, il disait qu'il y avait un milieu entre ne pas faire du bruit et le néant de la Trappe. Tantôt il affectait une parfaite indifférence des choses terrestres, la maison entière respirait; ses enfants jouaient, les travaux ménagers s'accomplissaient sans aucune critique; soudain au milieu du bruit, il s'écriait lamentablement: " On veut me tuer! — Ma chère, s'il s'agissait de vos enfants, vous sauriez bien deviner ce qui les gêne ", disait-il à sa femme en aggravant l'injustice de ces paroles par le ton aigre et froid dont il les accompagnait. Il se vêtait et se dévêtait à tout moment, en étudiant les plus légères variations de l'atmosphère, et ne faisait rien sans consulter le baromètre. Malgré les maternelles attentions de sa femme, il ne trouvait aucune nourriture à son goût, car il prétendait avoir un estomac délabré dont les douloureuses digestions lui causaient des insomnies continuelles; et néanmoins il mangeait, buvait, digérait, dormait avec une perfection que le plus savant médecin

aurait admirée (page 1117).» Au fond, selon la présentation qu'en fait Félix, le comte se trompe non seulement sur sa maladie, mais sur la nature de toutes les maladies : il est un matérialiste ; il ne comprend pas que le cœur est la source véritable de toutes les maladies corporelles. Cela tient sans doute au fait qu'il n'est pas un homme au cœur sensible.

Mais il y a un deuxième aspect qu'il faut signaler. Monsieur de Mortsauf est présenté par Félix de Vandenesse comme un homme qui se plaint tout le temps, qui est incohérent dans ses plaintes et qui accuse les autres, et surtout son épouse, de le faire souffrir et de lui nuire. Or, je l'ai déjà dit, ces actions ou réactions, qui le rendent ridicule, pourraient être rapprochées de ce que fait Félix depuis le début de son récit : il se plaint tout le temps, il présente le mal qu'on lui fait de façon peu cohérente, il accuse les autres, et d'abord sa mère, d'être la cause de ce qu'il souffre. Pour le dire en d'autres mots, si monsieur de Mortsauf est un hypocondriaque sur le plan des maladies physiques, Félix l'est tout autant sur le plan du mal psychologique. Ce qui me conduit à une dernière observation : la critique de monsieur de Mortsauf, d'une part, et le blanchiment de Félix, sa disculpation, sa réhabilitation, d'autre part, est le résultat du récit de Félix. En tant que lecteur, ne devrais-je pas être un peu critique ? Et Balzac l'est-il ? Sent-il, exprime-t-il de l'ironie par rapport à son héros ?

Dans la même ligne de réflexion, Félix laisse toujours entendre que Mortsauf a d'injustes soupçons à son sujet et au sujet d'Henriette. « Malgré nos précautions, le comte nous avait suivis à la piste ; il nous atteignit tout en sueur sous un noyer où la comtesse s'était arrêtée pour me dire cette parole grave ; en le voyant, je me mis à parler vengeance. Eut-il d'injustes soupçons ? je ne sais ; mais il resta sans mot dire à nous examiner, sans

prendre garde à la fraîcheur que distillent les noyers. Après un moment employé par quelques paroles insignifiantes entrecoupées de pauses très significatives, le comte dit avoir mal au cœur et à la tête, il se plaignit doucement, sans quêter notre pitié, sans nous peindre ses douleurs par des images exagérées. Nous n'y fîmes aucune attention. En rentrant, il se sentit plus mal encore, parla de se mettre au lit, et s'y mit sans cérémonie, avec un naturel qui ne lui était pas ordinaire. Nous profitâmes de l'armistice que nous donnait son humeur hypocondriaque, et nous descendîmes à notre chère terrasse, accompagnés de Madeleine. / "Allons nous promener sur l'eau, dit la comtesse après quelques tours, nous irons assister à la pêche que le garde fait pour nous aujourd'hui." / Nous sortons par la petite porte, nous gagnons la toue, nous y sautons, et nous voilà remontant l'Indre avec lenteur. Comme trois enfants amusés à des riens, nous regardions les herbes des bords, les demoiselles bleues ou vertes ; et la comtesse s'étonnait de pouvoir goûter de si tranquilles plaisirs au milieu de ses poignants chagrins ; mais le calme de la nature, qui marche insouciant de nos luttes, n'exerce-t-il pas sur nous un charme consolateur ? L'agitation d'un amour plein de désirs contenus s'harmonise à celle de l'eau, les fleurs que la main de l'homme n'a point perverties expriment les rêves les plus secrets, le voluptueux balancement d'une barque imite vaguement les pensées qui flottent dans l'âme. Nous éprouvâmes l'engourdissante influence de cette double poésie. Les paroles, montées au diapason de la nature, déployèrent une grâce mystérieuse, et les regards eurent de plus éclatants rayons en participant à la lumière si largement versée par le soleil dans la prairie flamboyante. La rivière fut comme un sentier sur lequel nous volions (page 1123). » Au fond, comme le prouve ce récit, et cette page précise, le mari a raison sur l'essentiel, ses soupçons sont justifiés, et il est d'autant

mieux cocu que les deux amoureux adultères peuvent prétendre, et prétendent, le contraire. Au fond, comme l'avoue Félix à chaque mot, mais en protestant que le contraire est vrai, c'est le jeune homme qui est le salaud et le traître et, à la limite, le sans cœur. D'ailleurs, n'est-ce pas ce que sa Natalie, lectrice attentive s'il en est, lui dit à la toute fin ? Mais, et j'y tiens, cela ne peut pas être vrai sans que cela soit vrai aussi de madame de Mortsauf, qui n'est pas Blanche, mais Henriette. Il ne s'agit pas de condamner pour condamner, mais d'abord de voir ce qui se passe dans les faits, ou plutôt dans les cœurs. Si condamnation il y a, elle ne peut venir qu'après l'évaluation de celle à qui est adressé le récit. Si condamnation il y a, cela relève du jugement du lecteur, mais du jugement d'un juge équitable et donc prudent.

Pour souligner comment le thème religieux est repris lui aussi, je signale qu'on a droit au récit d'une pêche miraculeuse, parce que Henriette est au fond le Christ ou son équivalent. « Nous arrivâmes au-dessous du pont de Ruan, à un endroit où l'Indre est large, et où l'on pêchait. / “Hé! bien, Martineau? dit-elle. / — Ah! madame la comtesse, nous avons du guignon. Depuis trois heures que nous y sommes, en remontant du moulin ici, nous n'avons rien pris.” / Nous abordâmes afin d'assister aux derniers coups de filet, et nous nous plaçâmes tous trois à l'ombre d'un “bouillard”, espèce de peuplier dont l'écorce est blanche, qui se trouve sur le Danube, sur la Loire, probablement sur tous les grands fleuves, et qui jette au printemps un coton blanc soyeux l'enveloppe de sa fleur. La comtesse avait repris son auguste sérénité; elle se repentait presque de m'avoir dévoilé ses douleurs et d'avoir crié comme Job, au lieu de pleurer comme la Madeleine, une Madeleine sans amours, ni fêtes ni dissipations, mais non sans parfums ni beautés. La seine ramenée à ses pieds fut pleine de poissons: des tanches, des barbillons, des

brochets des perches et une énorme carpe sautillant sur l'herbe. / "C'est un fait exprès", dit le garde. / Les ouvriers écarquillaient leurs yeux en admirant cette femme qui ressemblait à une fée dont la baguette aurait touché les filets. En ce moment le piqueur parut, chevauchant à travers la prairie au grand galop, et lui causa d'horribles tressaillements (pages 1124 et 1125). » On trouve là les noms de Job et de Madeleine ; on trouve l'adjectif *auguste* ; on entend la plainte des pauvres pêcheurs qui n'en peuvent mais, quand la nature se refuse. Je trouve cela presque comique à force d'être forcé, mais il me semble clair que Balzac y tient, comme pour reprendre d'une autre façon encore les *contrefaçons* du christianisme. Cela est suivi de la scène de la maladie de monsieur de Mortsauf. Et malgré la sainteté de la bonne Henriette et de son disciple Félix, je dois avouer que je sympathise avec les doutes du médecin, et surtout peut-être, je signale que les soupçons de monsieur de Mortsauf semblent avoir été partagés par d'autres. Ce qui veut dire, d'une autre façon encore, que cet amour clandestin devient de plus en plus visible, ou l'a été depuis le début.

En tout cas, pour les deux amoureux si purs, la maladie du mari crée des occasions qui sont sans aucun doute touchées de sensualité et de sexualité. Voici une partie d'un passage merveilleusement pervers. « Les premiers grands dangers passés, la comtesse et moi, nous nous habituâmes à la maladie. Malgré le désordre incessant introduit par les soins qu'exigeait le comte, sa chambre que nous avions trouvée si mal tenue devint propre et coquette. Bientôt nous y fûmes comme deux êtres échoués dans une île déserte ; car non seulement les malheurs isolent, mais encore ils font taire les mesquines conventions de la société. Puis l'intérêt du malade nous obligea d'avoir des points de contact qu'aucun autre événement n'aurait autorisés. Combien

de fois nos mains, si timides auparavant, ne se rencontrèrent-elles pas en rendant quelque service au comte ! n'avais-je pas à soutenir, à aider Henriette ! Souvent emportée par une nécessité comparable à celle du soldat en vedette, elle oubliait de manger ; je lui servis alors, quelquefois sur ses genoux, un repas pris en hâte et qui nécessitait mille petits soins. Ce fut une scène d'enfance à côté d'une tombe entr'ouverte. Elle me commandait vivement les apprêts qui pouvaient éviter quelque souffrance au comte, et m'employait à mille menus ouvrages. Pendant le premier temps où l'intensité du danger étouffait, comme durant une bataille, les subtiles distinctions qui caractérisent les faits de la vie ordinaire, elle dépouilla nécessairement ce décorum que toute femme, même la plus naturelle, garde en ses paroles, dans ses regards, dans son maintien quand elle est en présence du monde ou de sa famille, et qui n'est plus de mise en déshabillé. Ne venait-elle pas me relever aux premiers chants de l'oiseau, dans ses vêtements du matin qui me permirent de revoir parfois les éblouissants trésors que, dans mes folles espérances, je considérais comme miens ? Tout en restant imposante et fière, pouvait-elle ainsi ne pas être familière (page 1130) ? » Et ça continue pendant des pages. Ce fut une scène d'enfance à côté d'une tombe entr'ouverte, écrit Félix ; mais les mots qui précèdent et qui suivent disent plutôt des scènes d'amoureux à côté du lit de malade à mort. Je ne peux m'empêcher de penser à une scène assez semblable qu'offre Maupassant quand il décrit comment l'amour entre Madeleine Forestier et Georges Duroy se développe au chevet du mari malade. La différence, et elle est claire, est grande puisque Maupassant ne cache rien, alors que Balzac (qui fait parler Félix) fait tout le contraire. Mais je m'imagine aussi que si je peux comprendre la vérité voilée qui est exprimée ici, il est impossible que la destinataire imaginaire de ce récit n'ait pas autant de perspicacité.

Et encore une fois, je me demande si Balzac ne peut laisser entendre ainsi son ironie. Balzac est-il déjà Flaubert ? Ou Flaubert n'est-il qu'un Balzac un peu trop ironique et donc pas très caché ?

On trouve dans cette partie du roman un aveu avant celui qui rend la lettre finale si troublante. C'est dire qu'il y a des aveux avant les aveux, du moins pour qui sait écouter. Ce qui ne semble pas être le cas de Félix. Ce sont des aveux avant les aveux qui me semblent faire partie de ce que j'appelle, peut-être à tort, la duplicité d'Henriette, ou son jeu, ou son théâtre. En tout cas, pour demeurer à la fois intouchable et érotisante, elle doit vivre sur deux plans ou avoir deux âmes, ou avoir un corps qui se montre et qui se montre désirant tout en le faisant disparaître ou le neutralisant. « La femme est ainsi. Moi je suis un homme et nécessairement imparfait. / — Ne vous calomniez point, dit-elle en me remuant le bras avec violence, peut-être valez-vous mieux que moi. / — Oui, repris-je, car je donnerais l'éternité pour un seul jour de bonheur, et vous !... / — Et moi ? » dit-elle en me regardant avec fierté. / Je me tus et baissai les yeux pour éviter la foudre de son regard. / « Moi ! reprit-elle, de quel *moi* parlez-vous ? Je sens bien des moi en moi ! Ces deux enfants, ajouta-t-elle en montrant Madeleine et Jacques, sont des « moi ». Félix, dit-elle avec un accent déchirant, me croyez-vous donc égoïste ? Pensez-vous que je saurais sacrifier toute une éternité pour récompenser celui qui me sacrifie sa vie ? Cette pensée est horrible, elle froisse à jamais les sentiments religieux. Une femme ainsi déchue peut-elle se relever ? son bonheur peut-il l'absoudre ? Vous me feriez bientôt décider ces questions !... Oui, je vous livre enfin un secret de ma conscience : cette idée m'a souvent traversé le cœur, je l'ai souvent expiée par de dures pénitences, elle a causé des larmes dont vous m'avez demandé compte avant-hier... / — Ne donnez-vous pas

trop d'importance à certaines choses que les femmes vulgaires mettent à haut prix et que vous devriez.... / — Oh! dit-elle en m'interrompant, leur en donnez-vous moins ?" / Cette logique arrêta tout raisonnement (page 1136). » Cet échange, interrompu avant que tout soit dit, dit bien des choses, mais le langage qu'on utilise est codé. Ainsi *bonheur* veut dire l'acte sexuel. En somme, à demi-mot ou à mots voilés, Félix reproche à Henriette l'ascèse sexuelle qu'elle lui impose et qu'elle reconnaît lui avoir imposée ; il prétend qu'elle sait résister parce qu'elle n'a pas de désir, et que cette absence relève de son sexe : les femmes, et surtout les femmes vulgaires, accordent une importance à leur pureté en partie parce qu'elles savent que c'est bien peu de chose. C'est donc un aveu de la part d'Henriette qui a été fait, un aveu qui deviendra une déclaration dans la dernière lettre qu'elle écrira et que lira Félix après sa mort.

Que cet aveu final soit une reprise de l'aveu épistolaire final de Julie à Saint-Preux, cela va de soi, me semble-t-il. Et son rôle est le même : érotiser une dernière fois le cœur du jeune homme pour qu'il accomplisse les tâches que son amante trop pure lui impose en mourant. Mais il faut ajouter tout de suite, et en répétant pour la énième fois, que le désir sexuel est doublé de la pitié, qui est énergisée par le besoin inassouvi. Comme cela a déjà été dit, à Clochegourde, et donc dans les mots d'Henriette, la maladie et la souffrance et l'injustice sont partout et toujours liées, et l'appel à la pitié chevaleresque est constant (voir page 1141). Saisir cette conjonction, c'est saisir la nature de la passion amoureuse chez les romantiques, chez Balzac ou, du moins, dans le discours de ses personnages Félix et Henriette.

Or c'est à ce moment du récit qu'arrivent une autre femme envoûtante et une autre figure de l'érotisme. En tout cas, et avec des simplifications presque comiques et

des réductions à des stéréotypes nationaux saisissants, Félix passe à la présentation de lady Arabelle Dudley. «Eh! bien, lady Arabelle contente les instincts, les organes, les appétits, les vices et les vertus de la matière subtile dont nous sommes faits; elle était la maîtresse du corps. Madame de Mortsauf était l'épouse de l'âme. L'amour que satisfaisait la maîtresse a des bornes, la matière est finie, ses propriétés ont des forces calculées, elle est soumise à d'inévitables saturations; je sentais souvent je ne sais quel vide à Paris, près de lady Dudley. L'infini est le domaine du cœur, l'amour était sans bornes à Clochegourde. J'aimais passionnément lady Arabelle, et certes, si la bête était sublime en elle, elle avait aussi de la supériorité dans l'intelligence; sa conversation moqueuse embrassait tout. Mais j'adorais Henriette. La nuit je pleurais de bonheur, le matin je pleurais de remords. Il est certaines femmes assez savantes pour cacher leur jalousie sous la bonté la plus angélique; c'est celles qui, semblables à lady Dudley, ont dépassé trente ans. Ces femmes savent alors sentir et calculer, presser tout le suc du présent et penser à l'avenir; elles peuvent étouffer des gémissements souvent légitimes avec l'énergie du chasseur qui ne s'aperçoit pas d'une blessure en poursuivant son bouillant hallali. Sans parler de madame de Mortsauf, Arabelle essayait de la tuer dans mon âme où elle la retrouvait toujours, et sa passion se ravivait au souffle de cet amour invincible (pages 1146 et 1147).» Il faudrait au moins signaler comment le prénom de lady Dudley, si anglais, laisse entendre quelque chose de son pouvoir. Elle est belle sans doute comme le veut la fin de celui-ci, mais elle est au contraire insensible à la prière et donc froide au contraire de ce que suggère l'étymologie du même mot. Elle est froide et distante, elle est une Juliet sexuelle, elle est l'envers d'Henriette: les portraits conjugués sont souvent tout simplement des reprises inversées l'une de l'autre. Pourtant, parce qu'elle est

froide, elle est puissante : elle est propre, comme le sont toutes les Anglaises, mais elle est une salope qui offre moins la propreté que le luxe et le bien-être physique. Au fond, elle est satanique (voir page 1144), ou encore ange sombre, elle veut détruire l'ange lumineux qu'est Henriette. Or, et ce sera un dernier point, avant de revenir sur la comparaison entre les deux femmes un peu plus tard et en suivant le mouvement du roman, elle est identifiée à une sorte de rationalité calculatrice, mécanique et luxueuse, qui domine la nature, la développe, mais la déforme.

Comme lady Dudley est entrée en scène, comme Henriette a été avertie de son existence par sa mère, on comprend donc comment le second retour à Clochegourd est un moment terrible pour Félix sans doute, mais pour elle aussi. Évidemment, c'est un moment qui se dit sur le mode de la souffrance, où les deux amoureux rivalisent de plaintes. « Quoique coupable, j'avais un cœur, et tous ces mots étaient des coups de poignard froidement donnés aux endroits les plus sensibles qu'elle semblait choisir pour frapper. Les souffrances morales ne sont pas absolues, elles sont en raison de la délicatesse des âmes, et la comtesse avait durement parcouru cette échelle des douleurs ; mais, par cette raison même, la meilleure femme sera toujours d'autant plus cruelle qu'elle a été plus bienfaitrice ; je la regardai, mais elle baissa la tête. J'allai dans ma nouvelle chambre qui était jolie, blanche et verte. Là, je fondis en larmes. Henriette m'entendit, elle y vint en apportant un bouquet de fleurs. / « Henriette, lui dis-je, en êtes-vous à ne point pardonner la plus excusable des fautes ? / — Ne m'appellez jamais Henriette, reprit-elle, elle n'existe plus, la pauvre femme ; mais vous trouverez toujours madame de Mortsauf, une amie dévouée qui vous écoutera, qui vous aimera. Félix, nous causerons plus tard. Si vous avez encore de la tendresse pour moi,

laissez-moi m'habituer à vous voir ; et au moment où les mots me déchireront moins le cœur, à l'heure où j'aurai reconquis un peu de courage, eh ! bien, alors, alors seulement. Voyez-vous cette vallée, dit-elle en me montrant l'Indre, elle me fait mal, je l'aime toujours. / — Ah ! périsse l'Angleterre et toutes ses femmes ! Je donne ma démission au roi, je meurs ici, pardonné. / — Non, aimez-la, cette femme ! Henriette n'est plus, ceci n'est pas un jeu, vous le saurez. » / Elle se retira, dévoilant par l'accent de ce dernier mot l'étendue de ses plaies (pages 1156 et 1157). » Il me semble que ce n'est pas un hasard si ce moment est suivi d'une sorte de preuve de l'existence de Dieu, digne de la « Profession de foi du Vicaire savoyard ».

En tout cas, le raisonnement du vicaire et celui d'Henriette est le même : puisque le monde, tel qu'il est, est le lieu de la souffrance et de l'injustice, et dans ce cas, il est lieu de la souffrance parce que lady Dudley y règne, il faut qu'il y ait une autre vie, un ciel et un dieu bon. « Mon ami, me dit-elle, j'obéis à Dieu, car son doigt est dans tout ceci. » / Je ne connus que plus tard la profondeur de ce mot. Nous remontâmes lentement par les terrasses. Elle prit mon bras, s'y appuya résignée, saignant, mais ayant mis un appareil sur ses blessures. / « La vie humaine est ainsi, me dit-elle. Qu'a fait monsieur de Mortsauf pour mériter son sort ? Ceci nous démontre l'existence d'un monde meilleur. Malheur à ceux qui se plaindraient d'avoir marché dans la bonne voie ! » / Elle se mit alors à si bien évaluer la vie, à la si profondément considérer sous ses diverses faces, que ces froids calculs me révélèrent le dégoût qui l'avait saisie pour toutes les choses d'ici-bas. En arrivant sur le perron, elle quitta mon bras, et dit cette dernière phrase : « Si Dieu nous a donné le sentiment et le goût du bonheur, ne doit-il pas se charger des âmes innocentes qui n'ont trouvé que des afflictions ici-bas. Cela est, ou

Dieu n'est pas, ou notre vie serait une amère plaisanterie." / À ces derniers mots, elle rentra brusquement, et je la trouvai sur son canapé, couchée comme si elle avait été foudroyée par la voix qui terrassa saint Paul. "Qu'avez-vous ? lui dis-je. / — Je ne sais plus ce qu'est la vertu, dit-elle, et n'ai pas conscience de la mienne !" / Nous restâmes pétrifiés tous deux, écoutant le son de cette parole comme celui d'une pierre jetée dans un gouffre. / "Si je me suis trompée dans ma vie, *elle* a raison, *elle* !" reprit madame de Mortsauf (pages 1160 et 1161). » La maladie et la mort d'Henriette sont annoncées ; elle doit partir pour le lieu qu'elle connaît, ou imagine, à partir de l'amour sexuel décevant et de la pitié, voire de la pitié pour soi, et de l'auto-pitié, qui est la racine de la religion et de la justice et la passion vitale. Mais sont annoncés aussi les doutes de la fin, les ultimes tentations et la lutte à la mort avec lady Dudley. On aura beau dénoncer les sorties religieuses ou métaphysiques et les excès de langage de Balzac (ou de son personnage, dont se moque Natalie de Manerville à la fin), il y a une logique solide qui lie le récit dramatique et l'arrière-fond religieux. Il me semble que l'on comprend un peu mieux la sorte de déplacement sexuel qui est suggéré depuis le début et jusqu'à la fin entre Henriette et sa fille Madeleine, qui devrait coucher avec Félix (voir l'exclamation « pauvre Madeleine » de la page 1160). La foi en Dieu et l'espérance que Madeleine épouse Félix et l'amour pour ce dernier, tout sourd de la même passion. En tout cas, ça fait bien des femmes admirables pour cet heureux homme. Je comprends comment Natalie le rejette ; et même je la trouve bien sage.

La sincérité et la droiture naturelle d'Henriette, d'une part, et la duplicité pour ainsi dire systématique d'Arabelle, d'autre part, constitueraient ou produiraient une des différences entre les deux femmes, et c'est une différence qui serait pour ainsi dire radicale ; l'une n'est

pas l'autre, parce que l'une est intègre et stable et l'autre est multiple et variable : ce n'est pas leur nationalité qui touche à l'essentiel qui les oppose. Pourtant, il y a plusieurs endroits dans le texte qui montrent que cela n'est pas vrai et que l'une et l'autre sont toujours liées, comme le suggère Platon. J'en prends un exemple dans cette partie du roman, où Henriette se présente sans cesse comme différente et supérieure à sa rivale. « Une main à la fois moite et brûlante se posa sur ma main et s'y appuya silencieusement. “Vous êtes une belle âme, Félix, dit le comte qui passa non sans grâce sa main sur la taille de sa femme et l'amena doucement à lui, pour lui dire : — Pardonnez, ma chère, à un pauvre malade qui voudrait sans doute être aimé plus qu'il ne le mérite. / — Il est des cœurs qui sont tout générosité”, répondit-elle en appuyant sa tête sur l'épaule du comte qui prit cette phrase pour lui. Cette erreur causa je ne sais quel frémissement à la comtesse ; son peigne tomba, ses cheveux se dénouèrent, elle pâlit ; son mari qui la soutenait poussa une sorte de rugissement en la sentant défaillir, il la saisit comme il eût fait de sa fille et la porta sur le canapé du salon où nous l'entourâmes. Henriette garda ma main dans la sienne, comme pour me dire que nous seuls savions le secret de cette scène si simple en apparence, si épouvantable par les déchirements de son âme. / “J'ai tort, me dit-elle à voix basse en un moment où le comte nous laissa seuls pour aller demander un verre d'eau de fleurs d'oranger, j'ai mille fois tort envers vous, que j'ai voulu désespérer quand j'aurais dû vous recevoir à merci. Cher, vous êtes d'une adorable bonté que moi seule puis apprécier. Oui, je le sais, il est des bontés qui sont inspirées par la passion. Les hommes ont plusieurs manières d'être bons ; ils sont bons par dédain, par entraînement, par calcul, par indolence de caractère ; mais vous, mon ami, vous venez d'être d'une bonté absolue. / — Si cela est, lui dis-je, apprenez que tout ce que je puis avoir de grand en moi vient de vous.

Ne savez-vous donc plus que je suis votre ouvrage ? — Cette parole suffit au bonheur d'une femme, répondit-elle au moment où le comte revint. Je suis mieux, dit-elle en se levant, il me faut de l'air. » / Nous descendîmes tous sur la terrasse embaumée par les acacias encore en fleurs. Elle avait pris mon bras droit et le serrait contre son cœur en exprimant ainsi de douloureuses pensées ; mais c'était, suivant son expression, de ces douleurs qu'elle aimait. Elle voulait sans doute être seule avec moi ; mais son imagination inhabile aux ruses de femme ne lui suggérait aucun moyen de renvoyer ses enfants et son mari ; nous causions donc de choses indifférentes, pendant qu'elle se creusait la tête en cherchant à se ménager un moment où elle pourrait enfin décharger son cœur dans le mien. / “ Il y a bien longtemps que je ne me suis promenée en voiture, dit-elle enfin en voyant la beauté de la soirée. Monsieur, donnez des ordres, je vous prie, pour que je puisse aller faire un tour. ” / Elle savait qu'avant la prière toute explication serait impossible, et craignait que le comte ne voulût faire un trictrac (pages 1164 et 1165.) » Je signale qu'ici Henriette est en train d'organiser une tournée en voiture, sans son époux, seule avec son amoureux, pour affronter sa rivale sexuelle, et qu'elle doit donc d'abord se défaire du mari encombrant, mais en lui faisant faire ce qu'il faut, mais sans qu'il ne s'en rende compte. Femme rusée pour femme rusée, Henriette est aussi habile qu'Arabelle, ou du moins elle connaît un peu l'art de sa rivale. Et il y a quelque part en elle la pulsion tout à fait érotique, la corporalité, qui semble définir la dame anglaise. Or ce qui est clair ici permet de se rappeler que cette *duplicité*, ou ces *duplicités*, existe depuis le début. Et la lettre finale d'Henriette le dira on ne peut plus clairement.

Puis, en rapportant les propos de son amante anglaise, Félix (ou Balzac) reprend sa comparaison entre Henriette et Arabelle, et toujours dans cette lettre-fleuve à Natalie,

qui sera invitée à être l'une et l'autre en même temps. Mais cette fois, il souligne l'impiété de la dame anglaise. Car amante athée, ou concubine musulmane [elle est l'Almée et l'Armide de Félix devenu Amédée et Renaud], Arabelle Dudley est opposée à la très pieuse et à peu près catholique Henriette. « Je suis enchantée, dit-elle quand nous fûmes seuls, de connaître ton goût pour ces sortes de conversations chrétiennes ; il existe dans une de mes terres un vicaire qui s'entend comme personne à composer des sermons, nos paysans les comprennent, tant cette prose est bien appropriée à l'auditeur. J'écrirai demain à mon père de m'envoyer ce bonhomme par le paquebot, et tu le trouveras à Paris ; quand tu l'auras une fois écouté, tu ne voudras plus écouter que lui, d'autant plus qu'il jouit aussi d'une parfaite santé ; sa morale ne te causera point de ces secousses qui font pleurer, elle coule sans tempêtes, comme une source claire, et procure un délicieux sommeil. Tous les soirs, si cela te plaît, tu satisferas ta passion pour les sermons en digérant ton dîner. La morale anglaise, cher enfant, est aussi supérieure à celle de Touraine que notre coutellerie, notre argenterie et nos chevaux le sont à vos couteaux et à vos bêtes. Fais-moi la grâce d'entendre mon vicaire, promets-le-moi ? Je ne suis que femme, mon amour, je sais aimer, je puis mourir pour toi si tu le veux ; mais je n'ai point étudié à Eton, ni à Oxford, ni à Edimbourg ; je ne suis ni docteur, ni révérend ; je ne saurais donc te préparer de la morale, j'y suis tout à fait impropre, je serais de la dernière maladresse si j'essayais. Je ne te reproche pas tes goûts, tu en aurais de plus dépravés que celui-ci, je tâcherais de m'y conformer ; car je veux te faire trouver près de moi tout ce que tu aimes, plaisirs d'amour, plaisirs de table, plaisirs d'église, bon claret et vertus chrétiennes. Veux-tu que je mette un cilice ce soir ? Elle est bien heureuse, cette femme, de te servir de la morale ! Dans quelle université les femmes françaises prennent-elles leurs

grades ? Pauvre moi ! je ne puis que me donner, je ne suis que ton esclave... / — Alors, pourquoi t'es-tu donc enfuie quand je voulais vous voir ensemble ? — Es-tu fou, *my dee* ? J'irais de Paris à Rome déguisée en laquais, je ferais pour toi les choses les plus déraisonnables ; mais comment puis-je parler sur les chemins à une femme qui ne m'a pas été présentée et qui allait commencer un sermon en trois points ? Je parlerai à des paysans, je demanderai à un ouvrier de partager son pain avec moi, si j'ai faim, je lui donnerai quelques guinées, et tout sera convenable ; mais arrêter une calèche, comme font les gentilshommes de grande route en Angleterre, ceci n'est pas dans mon code, à moi. Tu ne sais donc qu'aimer, pauvre enfant, tu ne sais donc pas vivre ? D'ailleurs, je ne te ressemble pas encore complètement, mon ange ! Je n'aime pas la morale. Mais pour te plaire, je suis capable des plus grands efforts. Allons, tais-toi, je m'y mettrai ! Je tâcherai de devenir prêcheuse. Auprès de moi, Jérémie ne sera bientôt qu'un bouffon. Je ne me permettrai plus de caresses sans les larder de versets de la Bible (pages 1175 et 1176). » Je suis ébloui par ce discours ironique digne de Voltaire.

Par opposition, jusqu'à la fin, Henriette sera une femme religieuse et un peu prêcheuse ; elle aura jusqu'à la fin des visions prophétiques (voir page 1182, par exemple). Je crois qu'on trouve là, dans cette opposition, une nouvelle façon, peut-être plus profonde, de comprendre les deux femmes. En fin de compte, il faut ajouter des adjectifs religieux aux listes opposées : d'une part, Arabelle qui est mécanique, assassine, rationnelle, calculatrice, froide et pourtant chaude, double et égoïste, est musulmane, impie, voire athée ; de l'autre Henriette, qui est vivante, vivifiante, émotive, généreuse, chaleureuse et pourtant pure, intègre et altruiste, est chrétienne et pieuse et même sainte. En revanche, et je me répète, malgré ces morceaux de bravoure qui se

succèdent, il me semble qu'aussitôt qu'on entre dans le détail des choses que l'une et l'autre ont faites et dites, les portraits de Félix (et de Balzac) se confondent, ou l'art de l'artiste se révèle être un leurre.

Je m'explique encore une fois. Henriette meurt d'un cancer de l'estomac (voir page 1200), mais au fond, elle meurt de ne pas avoir satisfait ses besoins : elle meurt de faim (faim sexuelle, ou faim amoureuse, ou les deux à la fois). Et la sainte qui n'était qu'une âme, Henriette, tient à ce que Félix sache qu'elle est tout aussi sexuelle et physique et corporelle qu'Arabelle (voir page 1218). Jusqu'à la fin donc, cette martyre de la sincérité joue un jeu entre la pureté qu'elle affiche et une sensualité et une sexualité dont elle fait montre discrète (si l'on me permet cet oxymore). Mais ce qui me semble le plus difficile à avaler dans ce jeu, c'est le transfert de l'affection et de l'amour de la mère à la fille. Certes, cela est imaginé dès le début par Henriette, mais refusé par Félix. Or cela est repris par elle sur son lit de mort, et cette fois le jeune homme obéit, ou se laisse aller, puisque la mère est morte. Pour ma part, je sympathise avec Madeleine, qui lui crie ce qui me semble la vérité : « Vous, et toujours vous. », et qui le rejette. Mais fidèle à lui-même et au ton de tout son texte, il finit en présentant sa souffrance ; il se tourne vers sa nouvelle amante (après Henriette, Arabelle et Madeleine) pour demander, voire exiger, l'amour ; ce serait une injustice de sa part, ou une petitesse, de refuser le malheureux Félix, ce grand cœur souffrant, grand parce que souffrant, souffrant parce que grand. « Chère Nathalie, en vous disant ma vie sans réserve et sans artifice, comme je me la dirais à moi-même ; en vous racontant des sentiments où vous n'étiez pour rien, peut-être ai-je froissé quelque pli de votre cœur jaloux et délicat ; mais ce qui courroucerait une femme vulgaire sera pour vous, j'en suis sûr, une nouvelle raison de m'aimer. Auprès des âmes

souffrantes et malades, les femmes d'élite ont un rôle sublime à jouer, celui de la sœur de charité qui panse les blessures, celui de la mère qui pardonne à l'enfant. Les artistes et les grands poètes ne sont pas seuls à souffrir : les hommes qui vivent pour leurs pays, pour l'avenir des nations, en élargissant le cercle de leurs passions et de leurs pensées, se font souvent une bien cruelle solitude. Ils ont besoin de sentir à leurs côtés un amour pur et dévoué ; croyez bien qu'ils en comprennent la grandeur et le prix. Demain, je saurai si je me suis trompé en vous aimant (pages 1225 et 1226). » Je traduis ce texte, ou je rends explicite ce qui me semble être sous-entendu. Félix dit que Natalie pourrait être la nouvelle amante plus pure qu'Arabelle, une maman plus sexuelle que Henriette ou une sœur plus amène que Madeleine. Mieux encore, Félix suggère qu'il ne tient qu'à Natalie de se montrer à la hauteur de cette tâche sublime qu'il lui offre : devenir l'amante / mère / sœur du merveilleux honnête et puissant Félix de Vandenesse.

Devant autant d'orgueil, d'insensibilité et d'obscénité, je trouve presque justifiées les obscénités et les impiétés dont Natalie orne son refus ferme. « Je renonce à la gloire laborieuse de vous aimer : il faudrait trop de qualités catholiques ou anglicanes, et je ne me soucie pas de combattre des fantômes. Les vertus de la Vierge de Clochegourde désespéreraient la femme la plus sûre d'elle-même, et votre intrépide Amazone décourage les plus hardis désirs de bonheur. Quoi qu'elle fasse, une femme ne pourra jamais espérer pour vous des joies égales à son ambition. Ni le cœur ni les sens ne triompheront jamais de vos souvenirs. Vous avez oublié que nous montons souvent à cheval. Je n'ai pas su réchauffer le soleil attiédi par la mort de votre sainte Henriette, le frisson vous prendrait à côté de moi. Mon ami, car vous serez toujours mon ami, gardez-vous de recommencer de pareilles confidences qui mettent à nu

vosre désenchantement, qui découragent l'amour et forcent une femme à douter d'elle-même. L'amour, cher comte, ne vit que de confiance. La femme qui, avant de dire une parole, ou de monter à cheval, se demande si une céleste Henriette ne parlait pas mieux, si une écuyère comme Arabelle ne déployait pas plus de grâces, cette femme-là, soyez-en sûr, aura les jambes et la langue tremblantes (pages 1226 et 1227).” » Les jambes tremblantes... Oh ! là ! là ! Natalie semble avoir quelque chose de la verve voltairienne de lady Dudley. Est-ce que cela est une indication qu'il faut décompter son jugement ? Ce serait une ironie de plus à ce roman, dont la confession peut être renversée par l'évaluation qui la termine, d'avoir à déboulonner le déboulonnement et remettre sur pied la statue d'Henriette. J'avoue qu'il me semble que Balzac peut viser un tel jugement. Un jugement que le lecteur est sans aucun doute capable de rejeter.